Bull. Soc. Belge Anthrop. Préhist., 73 : 145-153, 1963.

À PROPOS DU CENTENAIRE DE LA PUBLICATION PAR BOUCHER DE PERTHES DE *DE L'HOMME ANTÉDILUVIEN ET DE SES ŒUVRES*

par

F. VAN HOETER

Dès sa jeunesse, Boucher de Perthes avait montré le goût des études géologiques. De passage à Marseille en 1805, dans les Etats Romains en 1810, au Vésinet et même à Paris, il commence à rechercher les traces de l'homme primitif. Il ne possédait encore aucune preuve pour établir sa doctrine, mais sa conviction était faite depuis longtemps.

Ses premières découvertes, qui consistaient dans des haches ou plutôt dans des outils de silex taillé, eurent quelque retentissement et valurent à leur auteur quelques timides encouragements ; mais aussi, et en plus grand nombre des insinuations des plus malveillantes qui ne firent qu'exciter son ardeur.

Ses découvertes furent faites à Moulin-Quignon, localité à la porte d'Abbeville, qu'habitait alors Boucher de Perthes, et à Saint-Acheul, près d'Amiens.

Le 7 juin 1860, dans un discours prononcé à la Société Impériale d'Emulation Boucher de Perthes disait :

« Près d'un quart de siècle s'est écoulé depuis qu'ici même, je vous entretenais de l'ancienneté de l'homme et de sa contemporanéité probable avec ces mammifères gigantesques, dont les espèces, anéanties lors de la grande catastrophe diluvienne, n'ont pas reparu sur la terre.

» Ce système que je soumettais à votre examen était nouveau : cet homme antérieur au déluge, cet homme qui vivait, au

milieu de ces colosses, ses aînés dans la création, n'était pas reconnu par la Science.

» Repoussé par elle, il l'était aussi par l'opinion : un siècle avant, cette opinion qui acceptait sans difficulté les géants humains, ne voulait pas croire aux géants animaux, et dans chaque os d'éléphant, elle voyait celui d'un homme.

» Aujourd'hui, elle croit aux éléphants et ne croit plus aux géants.

» En ceci, elle a raison ; mais son scepticisme a été trop loin quand elle a nié que l'homme eût vécu durant la période qui a précédé la formation diluvienne ou ce cataclysme qui a donné à la surface terrestre sa configuration actuelle.

» C'est cette lacune de notre histoire, cette ignorance où nous sommes des premiers pas de l'homme sur la terre, que je vous signalais ; c'est sur ce peuple primitif, ses mœurs, ses habitudes, ses monuments ou les vestiges qu'il avait dû laisser, que je désirais jeter quelque lumière.

» Vos conseils ne m'ont pas fait défaut ; j'en ai largement usé ».

En 1805, à Marseille chez M. Brack, beau-frère de Georges Cuvier et ami de son père, il alla visiter une grotte, dite de Roland.

Son premier soin fut d'y chercher des os, dont il avait si souvent entendu parler Cuvier.

Il en rapporta quelques échantillons. Etaient-ils fossiles ? Il ne savait le dire.

En 1810, il visite une autre grotte, celle de Palo, cette fois avec M. Dubois-Aymé, depuis membre de l'Institut. Là, on prétendait avoir trouvé des squelettes humains, mais ils n'en virent point. Ils ramassèrent des os d'animaux et plusieurs pierres qui parurent taillées.

En 1836, Boucher de Perthes entretenait son auditoire des pierres taillées du diluvium, pierres qui étaient encore à découvrir, il avait formé une collection de celles des grottes, tombelles, tourbières et terrains rapportés.

C'est en recueillant ces dernières qui, évidemment, n'étaient plus dans leur gisement primitif, que la pensée lui vint de rechercher quelle pouvait être leur origine ou la composition de ce gisement.

La teinte jaunâtre de quelques-unes, fut un premier indice.

Seulement extérieure, cette teinte n'était pas celle de la pâte du silex ; il en conlut qu'elle était due à la nature ferrugineuse du sol, avec lequel la pierre avait originairement été en contact.

Certaine couche du diluvium remplissait cette condition, la nuance en était bien celle des haches. Elles avaient donc séjourné, mais ce séjour était-il l'effet d'une révolution récente et d'un remaniement secondaire, ou datait-il de la formation du banc ?

La question était là.

Dans l'affirmative, si la hache était dans le banc depuis son origine, le problème était résolu : l'homme qui avait fabriqué l'instrument était antérieur au cataclysme qui avait formé le banc.

Plus de doute possible, car ces dépôts diluviens n'offrent pas, comme les tourbières, une masse élastique et perméable, ni comme les cavernes à ossements, un gouffre béant, ouvert à tout venant, et qui de siècle en siècle, a servi d'asile puis de tombeau à tant d'êtres divers.

Dans les formations diluviennes, au contraire, chaque période est nettement tranchée. Ces couches horizontalement superposées, ces bancs de nuances et de matières différentes, nous montrent l'histoire du passé : les grandes convulsions de la nature y semblent tracées par le doigt de Dieu.

Quoiqu'unis en un seul ensemble, comme les assises d'un même mur, tous ces bancs ne sont pas frères, des siècles peut-être les séparent, et les générations qui ont vu naître l'un n'ont pas toujours vu se former l'autre.

Mais depuis le jour où chaque lit fut posé et affermi, il est resté intégralement le même : en se condensant, il n'a rien perdu, il n'a rien gagné.

Telle vous voyez la couche, telle elle était le jour où sa formation fut achevée. Si un éboulement ou un travail quelconque en eut altéré la régularité, une ligne oblique ou perpendiculaire, coupant la ligne horizontale, vous le dirait.

Les preuves commencent : elles seront sans réplique, si cette œuvre humaine que nous cherchons, cette œuvre dont je vous disais : elle est là, s'y trouve depuis le jour qu'elle fut apportée.

Non moins immobile que le banc lui-même, venue avec lui, elle s'y est arrêtée comme lui ; et puisqu'elle a contribué à sa formation, elle existait avant lui.

Ce coquillage, cet éléphant, cette hache ou la main qui la fabriqua furent donc témoins du cataclysme qui donna à notre pays sa configuration présente.

Peut-être même déjà fossiles à cette époque, cette coquille, cet éléphant, cette hache, étaient-ils, débris échappés à un premier déluge, les souvenirs d'un autre âge ; qui peut mettre des bornes au passé ? N'est-il pas infini comme l'avenir ? Où donc est l'homme qui a vu commencer une chose ? Où est celui qui la verra finir ? Ne marchandons donc plus sur la durée des âges.

Mais toutes les assises de la terre, toutes ces enveloppes schisteuses, crayeuses, argileuses, sablonneuses, qui recouvrent son noyau, ne sont pas le résultat d'une cause subite, d'une convulsion ou d'un déluge. Si l'effort d'un torrent a pu, de ces couches arrachées à d'autres couches, élever des bancs en un jour, il en est qui sont la conséquence d'une action lente et des dépôts successifs d'une eau tranquille qui, elle aussi, accomplissant son œuvre, a posé des collines, et édifié des montagnes, non plus avec des masses jetées sur des masses, mais par grains de sable semés sur des grains de sable.

Or, si nous admettons que les bancs de Menchecourt et autres se sont ainsi élevés par une croissance insensible, par une suite de dépôts et de sédiments, l'ancienneté de ces os et de ces haches, gisant sous plusieurs mètres de sable lentement accumulé, puis recouvert d'une couche de limon ou d'argile, puis encore d'un lit de craie roulée et de cailloux brisés, surmontés eux-mêmes d'une couche épaisse de terre végétale, cette ancienneté, dis-je, sera bien plus grande encore que celle que nous présente la formation subite des couches diluviennes.

En 1836 et 1837, Boucher de Perthes établissait la probabilité de la présence de l'homme et de ses œuvres, et l'espèce de certitude de les trouver.

Il fondait cette certitude :

1° Sur la tradition d'une race d'hommes détruite par le déluge.
2° Sur les preuves géologiques de ce déluge.
3° Sur l'existence, à cette époque des mammifères les plus voisins de l'homme et ne pouvant vivre que dans les mêmes conditions atmosphériques.

4° Sur la preuve, ainsi acquise, que la terre était habitable pour l'homme.

5° Sur ce que, dans toutes les régions, îles ou continents, où l'on a rencontré ces grands mammifères, l'homme y vivait ou y avait vécu ; d'où l'on pouvait conclure que si les animaux avaient paru sur la terre avant l'espèce humaine, elle les y avait suivis de près, et qu'à l'époque du déluge, elle y était déjà assez nombreuse pour y laisser des signes de son passage.

6° Enfin, sur ce que ces débris humains avaient pu échapper aux investigations des géologues et des naturalistes eux-mêmes, parce que la différence de conformation qu'on remarque entre les différents individus fossiles et leurs analogues actuellement vivants, pouvait exister entre les hommes antédiluviens et ceux d'aujourd'hui ; dès lors on avait pu les confondre avec d'autres mammifères.

A Abbeville de 1830 à 1840, lors des travaux entrepris pour les fortifications, le creusement d'un canal, les voies ferrées qu'on préparait, un vaste champ était donc ouvert à ses études.

Le terrain qui s'offrait à ses observations se composait de cailloux et de silex roulés, séparés alternativement par des bancs de sables rouges appartenant à la première période diluvienne du quaternaire et offrant, d'après Lyell, une hauteur de 33 mètres environ au-dessus du niveau de la Somme.

« Que de milliers de silex », dit Boucher de Perthes, en rappelant ses premières fouilles, « n'ont pas été remués sous mes yeux !

» Je faisais ma besogne en conscience : tous ceux qui, par une couleur ou une coupe spéciale, se distinguaient des autres, je les ramassais, je les examinais sur toutes les faces ; pas la moindre cassure ne m'échappait.

» Quelquefois, je croyais voir cette trace si péniblement cherchée : c'en était une sans doute, mais si faible ! J'y trouvais une indication, ce n'était pas une preuve. Enfin cette preuve vint :

» Ce fut à la fin de 1838 que je soumis mes premières haches diluviennes. Les ayant présentées à mon respectable ami Brongniart, qui était peut-être plus intéressé que tout autre à ce que ma découverte ne fut qu'illusoire, puisque, avec Cuvier, il avait établi comme principe que l'homme, nouveau sur la terre n'était

pas contemporain des grands pachydermes antédiluviens. Néanmoins, Brongniart, bien loin de me décourager, m'engagea fort à continuer.

» C'est également ce que firent MM. Flourens, Elie de Beaumont, L. Cordier, Valanciennes, de Blainville, Jomard.

Cependant, Brongniart non plus, ne put reconnaître la main de l'homme dans ces grossiers essais.

» J'y voyais des haches, et je voyais juste, mais la coupe en était vague et les angles émoussés, leur forme aplatie différait de celle des haches polies, les seules que l'on connut alors : enfin, si des traces de travail s'y révélaient, il fallait réellement, pour les voir, avoir les yeux de la foi. Je les avais, mais je les avais seul : ma doctrine s'étendait peu ; je n'avais pas un seul disciple.

» Il me fallait d'autres preuves, d'autres recherches. Je pris des associés. Je ne les choisis point parmi les géologues, je n'en aurais pas trouvé ; aux seuls mots de haches et de diluvium, je les voyais sourire.

» Ce fut donc chez les ouvriers que je cherchai mes aides.

» Je leur montrai mes pierres, je leur fis voir aussi des dessins qui les représentaient telles qu'elles devaient être avant d'avoir été émoussées par le frottement diluvien. Il me fallut plusieurs mois pour former mes élèves. La découverte de quelques morceaux nettement taillés, que sous les yeux de mes aides, je retirai des bancs, je parvins à les rendre tout aussi habiles que moi, et, avant la fin de 1840, j'avais pu offrir et soumettre à l'examen de l'Institut une vingtaine de silex où la main humaine était manifeste.

» M. Brongniart ne douta plus, M. Dumas son gendre adopta son opinion. A partir de ce moment, j'eus des prosélytes. Le nombre en fut petit, comparativement à celui des opposants.

» Ma collection qui s'accroissait rapidement et que, dès le principe, j'avais ouverte aux curieux, en attira quelques-uns ; mais les hommes pratiques dédaignèrent de voir ; disons-le : ils en avaient peur ; ils craignaient de se rendre complices de ce qu'ils appelaient une hérésie, presqu'une mystification : ils ne soupçonnaient pas ma bonne foi, mais ils doutaient de mon bon sens.

» J'espérais que la publication de mon livre des antiquités antédiluviennes, qui parut d'abord sous le titre : *De l'industrie primitive,* dissiperait tous les doutes : ce fut le contraire, sauf chez les membres de la Société Impériale d'Emulation.

» Parmi les membres il y avait le docteur Ravin, MM. Ed. Pannier et Os. Macqueron, M. H. Tronnet, MM. Louandre père et fils, Dusevel, de Marsy, Florentin Lefils, MM. Hecquet d'Orval, Feret, le baron de Clermont-Tonnerre, Baillon, Buteux, Vion, le comte d'Hinnisdal, le baron de Girardot, Di Pietro, l'abbé Cochet, l'abbé Decorde, le comte de Mailly, l'abbé Corblet, Marcotte, Pinsart, Ch. Gomart, le Dr. L. Douchet, Garnier, Goze.

» Quand se réalisant, cette théorie devint un fait que chacun pouvait vérifier, on n'y voulut plus croire, et l'on m'opposa un obstacle plus grand que l'objection, que la critique, que la satire, que la persécution même : le dédain.

» On ne discuta plus le fait ; on ne prit même plus la peine de le nier : on l'oublia.

» En 1854, le docteur Rigollot qui sur ouï-dire, s'était pendant dix ans montré mon constant adversaire, se décidant à juger la question par lui-même, visita les bancs d'Abbeville, et successivement ceux de Saint-Acheul et de Saint-Roch-les-Amiens.

» Sa conversion fut prompte : il comprit que j'avais raison. En honnête homme qu'il était, il le déclara hautement dans une brochure ayant pour titre *Mémoire sur les instruments en silex trouvés à Saint-Acheul, Amiens, 1854.*

» Ce mémoire très clair, très consciencieux, qui valut à son auteur sa nomination à l'Institut, rappela l'attention sur mon livre.

» Malheureusement, elle ne fut pas bienveillante. D'une question purement géologique, on fit un sujet de controverse religieuse.

» Ceux qui ne mirent pas en doute ma religion, m'accusèrent de témérité : archéologue inconnu, géologue sans diplôme, je voulais renverser tout un système confirmé par une longue expérience et adopté par tant d'hommes éminents. C'était là, disait-on, une étrange prétention.

» Je révélais un fait : il découlait des conséquences neuves

peut-être, mais ces conséquences je ne les avais pas faites. La vérité n'est l'œuvre de personne : elle a été créée avant nous, elle est aussi vieille que le monde ; souvent cherchée, mais plus souvent repoussée, on la trouve, mais on ne l'invente pas.

» Oui, ce sont nos préjugés ou notre ignorance qui nous empêchent de la sentir, de la toucher. »

Ce fut alors qu'on objecta à Boucher de Perthes qu'il trouvait bien des haches de silex, mais non les ossements de ceux qui les avaient taillés : on ajouta de plus, que ses découvertes étaient faites dans des terrains remaniés, ce qui leur ôtait tout caractère d'authenticité.

A quoi Boucher de Perthes répondit :

« Mais remaniés par qui ? — Par l'homme ? — Non, toute la population des Gaules n'y aurait pas suffi. Par un cataclysme ? — Lequel ? — Récent ? — Non, dans ces bancs tout dénonçait l'enfance des âges et une nature disparue : tous les débris organiques y étaient fossiles. »

Il continua même en disant : que les terrains auxquels on faisait allusions étaient bien géologiquement constitués, mais qu'il considérait encore l'emplacement des objects recueillis comme étant celui de leur propre fabrication.

En 1859, le plus grand géologue de l'époque, le fondateur de la théorie de l'évolution géologique, sir Charles Lyell, dont Boucher de Perthes attendait la décision avec la plus vive anxiété, se prononça en faveur de l'ancienneté de l'homme. L'autorité d'un savant aussi compétent et universellement connu, pesa d'un grand poids dans la balance de l'opinion publique et favorisa considérablement l'admission dans la science, d'un fait qui n'avait été considéré jusqu'alors que comme un rêve de l'imagination.

Pendant le cours de la même année, Boucher de Perthes reçut la visite de deux savants naturalistes, MM. Joseph Prestwich et John Evans, qui sans être adversaires de la nouvelle doctrine, se montraient cependant très réservés sur plusieurs points.

Ils repartirent, sinon convaincus, du moins fortement ébranlés ; ce fut après plusieurs voyages successifs à Abbeville, où il

étudia les bancs du diluvium, nom que l'on donnait à cette époque aux alluvions quaternaires, que Joseph Prestwich posa les conclusions suivantes :

1° Les instruments en silex sont l'œuvre des hommes.
2° Ils ont été trouvés dans des terrains régulièrement constitués.
3° Ils étaient joints à des débris fossiles de races éteintes.
4° Cette période était un des derniers temps géologiques.

Le procès était gagné en Angleterre, comme il l'avait été en Amérique et comme il n'allait pas tarder à l'être en France, grâce à Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, Albert Gaudry, Pouchet et de Saulcy.

L'année 1862 allait faire rentrer la question dans une phase nouvelle : des ouvriers employés à l'extraction d'une carrière à Moulin-Quignon, mirent à jour une mâchoire inférieure ayant conservé quelques dents. Cette découverte produisit dans le monde savant une effervescence indescriptible, les géologues et les naturalistes accoururent de toute part, et les Anglais ne se montrèrent pas les moins empressés.

Après des objections de toutes sortes, il fut reconnu à la majorité que l'on avait devant les yeux un débris de l'homme antédiluvien.

Depuis sa découverte, quelques géologues ont mis en doute, et avec raison, la haute antiquité de la fameuse mâchoire de Moulin-Quignon, elle a même été complètement abandonnée quand on fit des trouvailles dont l'authenticité fut reconnue indiscutable.

Elle est aujourd'hui dans les galeries du Museum au milieu d'autres ossements préhistoriques.

Ce n'est qu'au bout de vingt-cinq années de persévérance et après avoir lutté avec énergie contre le préjugé de la récente existence du genre humain, que Boucher de Perthes devait avoir la satisfaction de voir ses travaux couronnés de succès.

Ce fut également Boucher de Perthes qui en 1830, dans son livre intitulé : *Opinion de M. Christophe sur la liberté du commerce* se fit le promoteur et le défenseur du libre-échange en demandant la levée des prohibitions.